

Il faut *bien* manger

*Rien, à vrai dire, ne nous est plus
fermé que cette vie animale dont
nous somme issus.*
Georges Bataille ¹ (1)

*On ne mange jamais tout seul,
voilà la règle du « il faut bien manger ».*
Jacques Derrida ² (2)

par André-Louis Paré

Des animaux et des hommes

À l'origine de la civilisation occidentale, notamment dans la Grèce antique, tuer un animal pour se nourrir se faisait au sein d'un rituel. ³ (3) Comme pour certains espaces sociaux actuels toujours empreints de croyances religieuses, l'animal était impliqué dans un processus spirituel réunissant les hommes, la bête sacrifiée et le divin. Par ces sacrifices, les Grecs vont expérimenter le sens du sacré. À l'intérieur de cette « communauté de sang », la bête sera considérée comme le médiateur entre les hommes et le divin. ⁴ (4) En somme, l'acte sanglant du sacrifice s'insérerait dans une chaîne signifiante où la boucherie, le culinaire et les dieux forment un tout. C'est à travers le besoin de manger et de partager en commun la viande de l'animal que ces civilisations accordent aux bêtes une « âme », un pouvoir mystérieux permettant d'assimiler le profane au sacré.

Pourtant, comme nous le rappelle Élisabeth de Fontenay, très tôt l'Occident chrétien mettra fin à cet âge d'or du sacrifice. ⁵ (5) Avec le sacrement de l'Eucharistie, le christianisme exclura de la sphère religieuse le monde animal. En se sacrifiant pour les hommes, Jésus, l'agneau de Dieu, transforme le sacrifice alimentaire en un sacrifice expiatoire. C'est ce sacrifice divin qui, selon René Girard, apporte une réponse à la violence originaire, fondatrice de toute communauté. ⁶ (6) Le « génie du christianisme » se caractérise en effet par une communion spirituelle avec le pain-corps et le vin-sang du Christ. Dès lors, il exclut du processus sacrificiel la vie animale.

Cette destitution de la bête fait qu'il perd de sa notoriété. Et puisqu'aucun contrôle ne pèse désormais sur le sacrifice alimentaire, le christianisme va contribuer à la réification des animaux. Réification qui sera renforcée par une certaine philosophie rationaliste, notamment celle de René Descartes. En s'appuyant sur une métaphysique du propre de l'homme, le cartésianisme réduit l'animal à un corps-machine. Il instaure une rupture radicale entre ce qui appartient en propre à l'humain et les animaux, vus dorénavant comme des choses, des instruments au service de l'homme. En lui retirant son âme – pourtant principe de vie – on dira de la bête qu'elle est pauvre en monde, insouciante devant la mort et sans conscience d'exister.

Chez les philosophes contemporains, comme Martin Heidegger ou Emmanuel Levinas, ce discours sur l'humanité de l'homme aurait beau s'élargir à l'expérience du monde de la vie, pour diverses raisons, inhérentes à leur pensée, les animaux demeurent confinés au silence. Dès lors,

1 Georges Bataille, *Théorie de la religion*. Paris, Éd. Gallimard, coll. Tel, 1986, p. 27.

2 Jacques Derrida, « Il faut bien manger, ou le calcul du sujet » dans *Points de suspension*. Paris, Éd. Galilée, 1992, p. 297.

3 Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, *La cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris, Éd. Gallimard, 1978.

4 Ernst Cassirer, « culte et sacrifice » dans *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, Paris, Éd. de Minuit, p. 265-266.

5 Élisabeth de Fontenay, *Le silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Éd. Fayard, 1998.

6 René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Éd. Grasset, coll. Pluriel, 1987.

une ontologie du vivant, incluant les bêtes, échappe à Heidegger et à l'idée qu'il se fait de l'homme comme « berger de l'être ». Elle échappe également à Levinas pour qui la prescription « tu ne tueras pas » s'impose uniquement à partir du visage de l'*autre* homme et qui, lorsqu'il est question de nourriture et de faim rassasiée en parle uniquement en lien avec mon intérêt de satisfaire un besoin. Un besoin que la faim de l'autre homme m'incite à partager. ⁷ (7)

Bref, une grande part de notre culture religieuse et philosophique occidentale participe à la séparation des mondes humain et animal. Comme souci de soi, la subjectivité humaine aurait beau être traversée par l'altérité, la constitution ontologique du sujet n'en demeure pas moins fondée sur l'amnésie du monde animal. Par conséquent, selon de Fontenay, une seule conclusion s'impose : l'abandon du sacrifice alimentaire initiée par le christianisme mène tout droit à l'industrialisation de la viande animale, à l'élaboration d'un biopouvoir qui nous a fait perdre « le lien sacré du sang » qui jadis unissait les êtres humains aux animaux. ⁸ (8)

L'art contemporain, chrétien ou païen ?

À partir des années 1950-60, une certaine scène artistique contemporaine réinvente à leur manière les rituels en lien avec la communauté de sang. Plusieurs artistes, en effet, vont à travers des performances réaffirmer l'ordre sauvage de la vie. ⁹ (9) C'est notamment le cas avec l'Actionnisme viennois. Fortement théâtralisées, leurs performances mettent en scène des expériences sacrificielles où certains artistes se font crucifier avec des carcasses d'animaux. ¹⁰ (10) Leurs désirs de réactiver l'énergie pulsionnelle où la vie côtoie la violence et la mort va se présenter sous forme de fêtes païennes. Et si, à partir de ce théâtre de la cruauté, l'aspect religieux demeure présent, c'est surtout dans le but d'ensauvager la mystique chrétienne. Michel Journiac, par exemple, lors d'une performance intitulée *Messe pour un corps*, proposera au moment de la communion des hosties faites de boudin cuisiné de son propre sang afin de concrétiser, par le biais de l'art, l'idéal christique.

Durant cette même période, d'autres artistes vont également entretenir une situation ambiguë face au christianisme. Un cas célèbre est nul doute Joseph Beuys. Après être sorti indemne d'un accident d'avion lors de la deuxième Grande Guerre, il élabore une mythologie personnelle d'où naîtra une réflexion sur l'art et la vie. Dans ses performances motivées par une réconciliation avec le monde vivant, le miel, la graisse et le feutre vont remplacer le sang. Sa vision cosmique de l'art inclut aussi les animaux, plus sensible à certaines réalités imperceptibles aux humains. On pense à ses nombreux dessins, mais aussi à ses performances telles *Eurasia*, *Coyotte* ou *Comment expliquer la peinture à un lièvre mort*. Mais cette vision se veut aussi pour l'homme régénératrice de forces spirituelles délaissées. Dans ce contexte, Beuys paganise certains aspects du christianisme – par exemple la croix - avec une spiritualité diffuse, plus terrienne.

Par la suite, chez bon nombre d'artistes, la référence animale se fera, comme chez Wim Delvoye, Francis Alÿs ou Mauricio Cattelan, en vue de jeter un éclairage nouveau sur la condition humaine. En souhaitant ranimer au sein d'une « religion profane » la conception chrétienne de l'homme, l'utilisation du « simulacre animal » se présente surtout sous le mode de l'ironie. ¹¹ (11) Damien Hirst, l'auteur de *For the Love of GOD*, un crâne serti de diamant, souhaite nous rappeler, à la vue

7 Emmanuel Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Paris, Éd. Le livre de poche, coll. Biblio essais, p. 116 à 120.

8 Élisabeth de Fontenay, *op. cit.*, p. 205 et p. 250.

9 Laurence Bertrand Dorléac, *L'ordre sauvage. Violence, dépense et sacré dans l'art des années 1950-1960*. Paris, Éd. Gallimard, coll. art et artistes, 2004.

10 Dans le premier numéro d'*Espace*, ayant pour thème « Le sacré », Peter Dubé présente cette vision sacrificielle de l'Actionnisme viennois. Voir « La chair offerte », *Espace*, no. 90, p. 18 à 25.

11 Catherine Grenier, *L'art contemporain est-il chrétien ?* Nîmes, Éd. Jacqueline Chambon, 2003. Voir également l'article de Magalie Uhl « Mauricio Cattelan ou le sacré (menacé) de l'ironie », *Espace*, no. 90, p. 12 à 17.

de cadavres d'animaux, notre condition d'être mortel alors que celle-ci, trop souvent, nous échappe. De façon grandiose, il le fait en exposant ces cadavres, la plupart du temps, découpés transversalement et placés dans des aquariums remplis de formol. Depuis 1991, il a ainsi constitué un véritable zoo de corps entiers d'animaux (requin, agneau, zébre, vache, etc.) avec souvent, comme pour *Le Veau d'or*, des références aux paraboles bibliques.

Ces récentes visions animalières qui servent de stratagème pour parler de la condition humaine n'a toutefois rien à voir avec les œuvres du duo Art Orienté objet (AOo), formé de Marion Laval-Jeantet et Benoît Mangin. Dans le cadre de ce dossier, l'entretien que Laval-Jeantet a accordé à la revue *Espace* met surtout l'emphase sur leur initiation au Bwiti, une religion chamaniste du Gabon (voir texte ci-après). Mais, dans la foulée de Beuys, AOo questionne également la représentation anthropocentrique du monde occidental à partir de laquelle les animaux sont les victimes de notre aveuglement. Récemment, lors d'une performance ayant pour titre *Que le cheval vive en moi !*, Laval-Jeantet s'est fait injecter du sang de cheval.¹² (12) Cette performance s'inscrit dans une recherche entamée depuis longtemps concernant les mutations accélérées des êtres vivants et leur désir en tant qu'artistes de questionner ce qu'il en est de l'altérité lorsqu'elle ne s'arrête pas à l'humain.

L'animal, la nourriture et le sacré ?

Dans ce bref rappel de quelques propositions artistiques en lien avec les animaux, les sacrifices dont il est question n'ont jamais à voir avec le sacrifice alimentaire. L'animal, comme le rappelle de Fontenay, est devenu profane de sorte qu'il a perdu son capital symbolique en lien avec le sacré. Dès lors, notre temps est peut-être celui des abattoirs. Non pas celui où se pratique l'abattage rituel, comme on le voit dans le documentaire *Le cochon* de Jean Eustache, mais celui où l'abattage des bêtes est une affaire d'industrie mécanisée. En fait, le temps des abattoirs est aussi le temps de l'ignorance volontaire face à l'exécution de bêtes nées pour mourir et que par goût de la provocation l'artiste Adel Abdessemed va dénoncer comme dans les vidéos intitulées *Wings of God* où encore *Don't Trust Me*, lesquelles montrent le matraquage à coup de massue de plusieurs bêtes.

De toute évidence, notre rapport à la nourriture passe désormais en grande partie par l'industrie agroalimentaire. C'est elle qui voit à la transformation de la matière première en produit de consommation. Dans ces conditions, nous mangeons n'importe quoi, n'importe comment.¹³ (13) Aussi, plusieurs artistes contemporains qui s'intéressent à la nourriture, à l'art de manger, le font désormais dans ce contexte. L'événement *Orange*, organisé par *Expression* Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe en est un bel exemple.¹⁴ (14) Lors de ces événements, des artistes d'ici et d'ailleurs sont invités à développer des propositions axées sur nos habitudes alimentaires, sur l'industrie de l'élevage animale. Mais c'est aussi, pour certains, l'occasion de regarder les aliments comme matériaux de création ou de voir l'alimentation comme un lieu de partage, comme une forme de relation entre soi et l'autre.

Parmi les artistes de la dernière édition qui eut lieu à l'automne 2009, il y avait Ron Benner dont le travail consiste à jeter un regard critique sur l'agriculture industrielle. Assortie de photographies, son installation *¿ Qué culpa tiene el tomate ?* dénonce les multinationales qui ont une mainmise

12 La performance a eu lieu dans le cadre de l'exposition *sk-Interfaces* au Casino du Luxembourg 26 septembre 2009 au 10 janvier 2010.

13 Élisabeth de Fontenay, *op. cit.*, p. 716.

14 Depuis 2003, trois événements ont eu lieu et deux catalogues ont été publiés : *Orange, l'événement d'art actuel*, Éd. Expression, Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe, 2005 et *Orange comocomo*, 2008. On peut également s'informer sur la dernière édition ainsi que sur les éditions antérieures à l'adresse suivante : <http://expression.qc.ca/orange/editions.html>

sur les semences, dont les plants de tomate. Était également exposée une œuvre de Dean Baldwin qui invitait les spectateurs à se restaurer. Entre l'étal et le minibar, sa « sculpture » était remplie de victuailles dont des huîtres qu'il fallait ouvrir, des noix qu'il fallait casser, mais aussi de quelques fruits et des bouteilles d'alcool. L'essentiel de l'œuvre trouvait son aboutissement lors de cette dégustation, ce qui permettait aux participants de « compléter » le travail de l'artiste. À la manière des tableaux-pièges de Daniel Spoerri, sa sculpture, libérée de la plupart de ses denrées, était à regarder comme un témoignage, une trace de la consommation qu'elle a provoquée.

Mais c'est le travail artistique de Simon-Pier Lemelin qui nous rapproche le plus de notre sujet. À l'extérieur d'Expression, de vastes banderolles affichaient sur les parois extérieures du Marché-Centre des reproductions photographiques d'un poulet criblé d'une flèche et des filets de saumon attrapés par un hameçon. Depuis quelques années Lemelin s'intéresse aux prédateurs que nous sommes devenus. En galerie, quelques œuvres sont présentées sous forme de trophées. L'un d'eux présente des conserves de saumon, résultat d'une pêche à la ligne. Un autre montre un fusil de chasse déposé sagement sous un énorme saucisson de Bologne. Sa contribution s'inscrit au sein d'une réflexion sur notre rapport à l'animal que l'on chasse ou pêche. Elle tente de mettre en valeur notre situation d'humain sur le territoire que l'on occupe avec les autres espèces animales. Se pourrait-il que le territoire de l'homme soit devenu imperméable à toute autre forme de vie sur terre ? Même si, pour nous Occidentaux, le rite sacrificiel n'appartient plus facilement au présent, est-il encore permis de réinscrire l'animal dans une chaîne symbolique à partir de laquelle il faut *bien manger* ?

Lors d'une résidence effectuée à la English Harbour Art Center à Terre-Neuve, Kim Waldron a proposé une action artistique plutôt singulière qu'il me semble important d'inscrire dans le cadre d'une « sculpture sociale ». Sculpture sociale en ce sens que son projet nécessite diverses actions menant à une concrétisation sur le plan de la collaboration et du partage du résultat obtenu. Le titre de son projet, *Beautiful Creatures*, est aussi à souligner. La notion de créature n'a rien à voir ici avec la création divine, elle rappelle toutefois que les animaux que l'on sacrifie pour notre convivialité méritent qu'ils ne soient pas considérés uniquement comme des objets.

Il y a quelques années, Waldron a présenté des œuvres photographiques la montrant avec différents métiers, dont l'un était celui de bouchère. On la voyait avec un tablier blanc de boucher légèrement taché derrière un comptoir rempli de pièces de viande étiquetées. Pour le projet *Beautiful Creatures*, elle a suivi un cours de boucherie lui donnant la possibilité de maîtriser les rudiments du métier, sans vouloir en faire une profession. Pour réaliser son projet, elle a donc acheté un agneau, un veau, un cochon et quelques poulets. Par la suite, elle les a abattu et puis les a dépecé et emballés en plusieurs morceaux afin de les conserver jusqu'à ce qu'elle se serve de cette viande pour préparer des repas. Sur le carton d'invitation du Centre d'art, l'artiste souligne qu'elle a déjà été chef dans un restaurant de Montréal et invite personnellement la population à venir bénéficier gratuitement des repas qu'elle va leur cuisiner. Trois soirées de dégustation leur étaient proposées. Une soirée où l'agneau serait à l'honneur, une soirée pour le veau et puis pour le porc. À chacun de ses festins, les aliments étaient apprêtés différemment. Ainsi, la cuisine indienne, italienne et québécoise ont été privilégiées.

En incluant l'expérience d'abattage dans un processus culinaire, le projet *Beautiful Creatures* de Waldron n'est pas de l'ordre de l'ironie, ni de la dénonciation. Et même si le rituel s'effectue en dehors du cutuel et à plutôt valeur d'exposition, ce projet n'en suggère pas moins, comme l'affirme Derrida, que l'on ne mange jamais tout seul. L'ontologie de la vie inclut le vivant qui n'est pas moi, il inclut le sacrifice et donc un rapport à la bête que l'on va manger. Nous ne mangeons jamais seul, car il y a l'animal que nous mangeons et avec qui nous partageons le fait de vivre et de mourir. Mais cet être-avec l'autre nous rapproche aussi des vivants que nous sommes. On ne

mange jamais seul car il est souhaitable de nous rassembler autour d'une table et de partager la viande braisée ou rôtie en toute convivialité. Le sacré se consomme au sein de cette hospitalité.

André-Louis Paré enseigne la philosophie au Cégep André-Laurendeau, à Montréal. Commissaire et critique, il collabore régulièrement à diverses revues québécoises spécialisées en arts visuels.